

{BnF

Centre national
de la littérature pour la jeunesse

LA REVUE
DES LIVRES
POUR
ENFANTS

Actualités
et nouveautés
du livre
pour la jeunesse

Secrets
d'auteurs

Jean-Philippe ARROU-VIGNOD

Marie-Aude MURAIL

Shaine CASSIM

Marie DESPLECHIN

Valérie DAYRE

Fabrice COLIN

Anne FINE

Vincent CUVELLIER

Agnès DESARTHE

Johan HELIOT

Christophe HONORÉ

Jeanne BENAMEUR

Anne-Laure BONDOUX

Timothée de FOMBELLE

Michael MORPURGO

Karin SERRES

François PLACE

Bernard FRIOT

Bart MOEYAERT

Jean-Claude MOURLEVAT

Xavier-Laurent PETIT

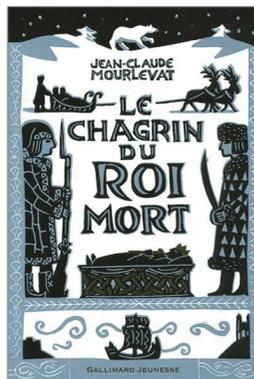
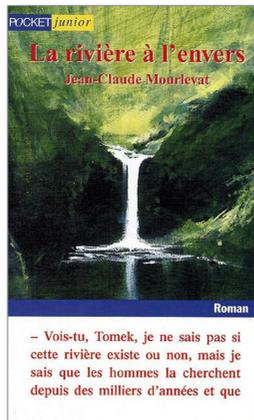
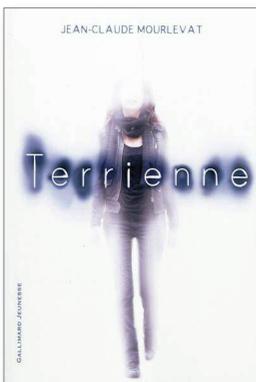
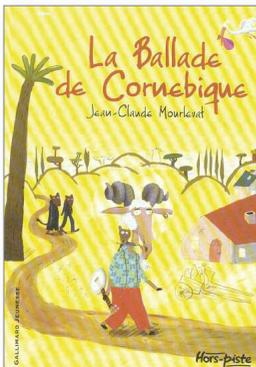
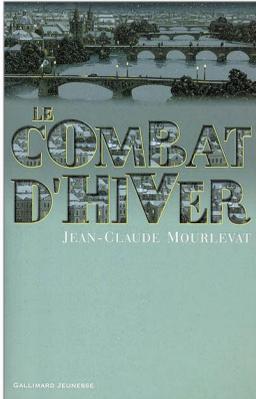
Mikaël OLLIVIER

22 entretiens et 1 cahier pratique

HORS
SÉRIE
N°2

15 €

JEAN-CLAUDE MOURLEVAT



REPÈRES

1952 : Naissance à Ambert, dans le Puy-de-Dôme.

1962 : Entrée à l'internat d'Ambert.

1976 : Obtention du CAPES d'allemand, devient professeur.

1986 : En disponibilité de l'Éducation nationale, il suit une formation de théâtre.

1987 : Écrit et interprète en solo deux comédies clownesques. Met en scène des pièces de théâtre.

1990 : Quitte définitivement l'Éducation nationale et s'installe près de Saint-Étienne, où il vit toujours.

1997 : Se consacre entièrement à l'écriture.

Son site : www.jcmourlevat.com/

Jean-Claude Mourlevat est aussi le traducteur de Michael Ende : *Jim Bouton et Lucas, le chauffeur de locomotive*, *Jim Bouton et les Terribles 13*, Bayard Jeunesse, 2004 et 2005.

SES 5 LIVRES PRÉFÉRÉS

- *La Rivière à l'envers*, Pocket jeunesse, 2000 (Pocket Junior).
- *La Ballade de Cornebique*, Gallimard Jeunesse, 2003 (Hors Piste).
- *Le Combat d'hiver*, Gallimard Jeunesse, 2006 (Hors-série Littérature).
- *Le Chagrin du roi mort*, Gallimard Jeunesse, 2009.
- *Terrienne*, Gallimard Jeunesse, 2011.



Jean-Claude Mourlevat Contre la barbarie

Fils de meunier, professeur d'allemand d'abord, puis clown et enfin écrivain couvert de récompenses à (presque) chaque nouveau roman... Que dire de Jean-Claude Mourlevat, sinon que la musique de ses livres ne doit rien au hasard, magnifiée par les lectures à voix haute qu'il continue d'offrir au public? De musique, il en est beaucoup question dans cet entretien. D'humour et d'amour aussi. Mais surtout de culture, comme arme absolue contre la barbarie.

Propos recueillis par Murielle Szac, le 18 septembre 2008

Murielle Szac : Tu es né il y a 56 ans, en Auvergne, dans un univers de conte de fées. Fils de meunier, cinquième d'une fratrie de six. Dans le moulin des parents, il y avait des animaux et autour des forêts. Peut-être qu'on peut commencer par là, la forêt des contes, la forêt profonde de l'enfance ?

Jean-Claude Mourlevat : C'était un moulin à eau, avec une turbine. Les moulins à eau ne sont pas sur les hauteurs, ils sont dans les trous. J'ai vécu toute mon enfance au fond d'un ravin. Mon père était meunier et les années pendant lesquelles il a exercé ce métier ont été plutôt heureuses pour moi. Ça s'est gâté lorsqu'il a dû fermer son moulin. Pour lui, ça a été une grande amertume. Je crois que quand il a dû fermer, il n'avait pas fini de payer tous les frais qu'il avait engagés pour le construire. C'était un bâtiment sur trois étages au fond du trou, un mélange de moulin et de ferme. Après la fermeture, il y a eu vraiment une rupture chez mon père, ça l'a profondément changé. Il s'est mis à faire quelque chose qu'il n'aimait pas faire : élever des cochons. Tout ce dont j'ai eu honte quand j'étais adolescent. Même adulte, j'ai souvent dit de mes parents qu'ils étaient agriculteurs. Agriculteur, c'est beau. Éleveurs de porcs... Maintenant je le dis, mais pendant longtemps, c'était une souffrance pour moi. Quelquefois mes parents m'employaient. Je curais les loges des cochons, et quand j'avais 14-15 ans, j'avais la hantise que passent sur la route là-haut des camarades de classe qui me verraient faire ça, des filles surtout. J'ai eu honte de ce que faisait mon père, et aujourd'hui, j'ai un peu honte d'avoir eu honte. Parce qu'il a fait ce qu'il a pu.

Mais il y a une sacrée revanche du cochon dans *Le Combat d'hiver* ? Le cochon, cet énorme cochon du *Combat d'hiver*, c'est quand même l'incarnation, le signal, des premiers résistants.

Celui du *Combat d'hiver*, c'est le cochon paysan : on l'engraisse, on lui donne à manger des pommes de terre, on lui donne un nom, il devient « Monsieur ». Autrefois, on disait : « Cet hiver, on va tuer Monsieur », avec un M majuscule. Chez nous, ce n'était pas du tout ça. C'était semi-industriel : les cochons arrivaient par groupe de 20. Dès qu'ils pesaient 100 ou 120 kilos, ils partaient à l'abattoir. Et ils n'avaient pas chacun leur prénom ! Ça n'avait rien du bon gros cochon qu'on élève avec sympa-

thie et qu'on va tuer en versant une petite larme en l'ayant bourré de pommes de terre pour qu'il ne meure pas le ventre vide. Alors quand tu parles de conte de fées, je dis non. Ce qui était un peu de l'univers de conte de fées, c'était la nature, autour. On était dans un trou, on n'avait pas de voisins immédiats et pour moi, la nuit était noire. L'hiver, il y avait la neige. Pour aller à l'école qui était à un kilomètre, il fallait marcher et j'avais très froid aux pieds, aux doigts, j'avais l'onglée. La forêt profonde aussi tout autour... Et puis, le printemps, les ruisseaux qui grossissent. Tout ça. Un paysage de conte, oui, tout de même, c'est vrai.

À 10 ans, on t'enferme dans un internat où tu restes jusqu'au bac. Il y a aussi de la douleur dans cette enfance-là ?

En classe de 6^e, on m'a envoyé, comme mes frères et mes sœurs, dans l'internat de la petite ville voisine, qui s'appelle Ambert et qui était à dix kilomètres, pas plus. Mais tous les petits paysans des alentours comme nous étions internes, parce qu'il n'y avait pas de ramassage scolaire. Et l'année de ma première 6^e — j'ai redoublé —, a été douloureuse. La tristesse, c'est une chose très subjective. J'étais malheureux, je voulais rentrer à la maison. D'ailleurs, c'est comme ça que s'appelle le livre que j'ai écrit là-dessus : *Je voudrais rentrer à la maison*. Cette année-là m'a marqué et je m'en suis alimenté abondamment dans mon écriture et en particulier dans *Le Combat d'hiver*. Mais dans *Le Combat d'hiver*, il y a aussi des consoleuses. Nous, à l'internat, on n'avait pas de consoleuses, on avait des correspondants. Si nos parents avaient des connaissances en ville, on pouvait leur rendre visite le jeudi. Je les ai transformées en consoleuses : ce sont des femmes qui apportent du réconfort en racontant des histoires, en donnant à manger, en prenant dans leurs bras.

Dans *Le Combat d'hiver*, il y a aussi la quête, la lutte contre la barbarie, comme dans *La Balafre*, d'ailleurs. D'où vient ton inspiration ?

Quand j'étais enfant, ma mère m'a montré une petite photo avec les bords dentelés. Et elle m'a dit : « Tu vois cette petite fille-là, mes parents (donc mes grands-parents) l'ont cachée dans leur ferme pendant la guerre. » J'ai demandé ce que ça voulait

dire et elle m'a tout expliqué. Les parents de cette petite fille avaient été déportés et d'autres personnes de sa famille, un oncle et une tante, l'avaient amenée là. Elle est restée pendant dix mois dans la ferme de mes grands-parents. Et un jour, on est venu la chercher et elle est partie. On n'a jamais plus eu de nouvelles d'elle, elle a disparu comme ça. Ma mère ne pouvait pas m'en dire plus. Cette histoire m'est restée. Quand je me suis mis à écrire, j'ai tout inventé, mais l'origine de l'histoire était là, dans ce souvenir et dans cette photo. En fait, lorsque j'écris une histoire, je ne décide jamais à l'avance de traiter un « grand thème ». Je pars des petites choses et je tire le fil de l'histoire. C'est l'histoire qui m'intéresse. Forcément, je vais tirer les fils de ce qui m'est essentiel, donc les « grands thèmes » vont finir par être traités, mais ce n'est pas une décision à l'avance. Sauf pour *Le Combat d'hiver*. Dès le début, avant même de tirer le petit fil de la petite histoire, j'ai su que j'allais traiter le thème de la lutte entre ce que j'appelle la barbarie, c'est-à-dire la force brutale — je suis plus fort que toi, donc tu te tais —, et de l'autre côté ce que l'on peut appeler l'art, la culture. Ici c'est le chant, la voix humaine. Je savais que j'allais traiter la chose qui sans doute me préoccupe le plus dans les grandes choses de la vie, ce qui m'épouvante le plus : le recul de la culture et l'avancée de la barbarie, disons-le comme ça.

Dans ce roman, ce qui va finalement faire lever la révolte, et donc combattre la barbarie, c'est le chant d'une cantatrice. Pourquoi ?

Pour l'admiration que j'ai pour les voix. J'écoute beaucoup de musique. Toute l'écriture du *Combat d'hiver*, qui a duré un peu plus d'un an, a été accompagnée de l'audition d'une cantatrice anglaise, qui s'appelle Kathleen Ferrier. Elle est contralto, c'est la voix la plus basse du registre féminin, elle m'émeut beaucoup. Elle a été mon accompagnatrice, mon inspiratrice, et je lui dois peut-être de m'être un peu élevé. Parce que tout seul, on ne peut pas. Moi j'ai besoin en tout cas de m'appuyer sur la voix de Kathleen Ferrier, sur d'autres livres...

Pour *L'Enfant Océan*, tu écoutais les Suites pour violoncelle de Bach ?

C'est cela.

Il y en a d'autres ?

Tous ! Tous mes livres ont une musique. *La Ballade de Cornebique*, c'est facile, c'est évidemment Woody Guthrie, guitare, blues, *on the road*, en Amérique !

Et dans celui qui va sortir ?

Un CD qui s'appelle *Passages*. C'est une collaboration extraordinaire entre Ravi Shankar, musicien et compositeur indien, et Philip Glass, compositeur américain de musique contemporaine. Les deux ont fait une chose magnifique, que j'ai écoutée en écrivant mon dernier roman.

D'où vient la petite chanson du *Combat d'hiver* ? « Dans mon panier, il n'y a pas de cerises Mon prince... Pas de cerises vermeilles, ni d'amandes, non Il n'y a pas de mouchoirs, Pas de mouchoirs brodés... »

J'ai inventé le texte, j'ai voulu que ça sonne un peu ancien. J'ai pensé au *Temps des cerises*, cette chanson qui a l'air tout naïf et qui a en fait un second plan révolutionnaire, qui était le symbole de la révolte. J'ai essayé d'aller dans ce même esprit. Mais elle n'a pas de musique. Il y a deux ans, j'étais dans une classe de 3^e à Limoges. Des rencontres, j'en ai fait beaucoup, mais celle-ci... Ils avaient trouvé une musique pour cette petite chanson-là, ils me l'ont chantée. Et dans le livre, un des personnages principaux, Milena, a une voix somptueuse et chante des lieds de Schubert, un en particulier, qui s'appelle *An die Musik*. Ils m'ont joué une scène du roman. Ils s'installent comme dans un restaurant avec des tables, et je reconnais la scène du restaurant. Une des élèves, blonde, arrive avec un tablier de cuisine comme dans le livre. Il y avait un piano, on l'emmène au piano où l'attend un garçon. Ils jouent la scène, très bien, avec les répliques. Je me dis : « Mais elle ne va pas chanter un lied de Schubert quand même, cette fille de 3^e ? » Elle se met devant, elle enlève son tablier de cuisine, le garçon plaque les accords, je les reconnais, c'est ça ! Et la fille de 3^e sort une voix travaillée de chanteuse. Et tous ces élèves qui écoutent, émus... Et moi, plus qu'ému... C'était vraiment grandiose. Ces moments-là, c'est le véritable retour qu'on a des livres qu'on écrit. Pour un livre, il faut un auteur qui écrive, mais il faut des gens qui le lisent et qu'il y ait de la sensibilité de l'autre côté. Sinon,

ça ne fait rien. Quand ça se touche comme ça, c'est vraiment émouvant, autant pour les lecteurs que pour moi.

À côté du combat contre la barbarie et de la culture qui sauve, on a deux autres traces fortes dans tes livres : l'amour et l'humour.

Pendant assez longtemps, par pudeur peut-être, j'avais toujours une tendance à tempérer par l'humour ou par la distance les choses qui m'impliquent trop, qui concernent l'amour, en particulier. Et puis, j'ai évolué là-dessus. Il faut dire les mots. On ne doit pas toujours les contourner. Il y a un temps pour l'intellect, l'habileté, la virtuosité, l'humour, la distance, et puis il y a un temps pour dire les choses comme elles sont. Dans mon dernier roman, c'est ce que j'ai fait. Surtout pour ce qui concerne le grand amour.

Parlons un peu de l'humour. *La Troisième vengeance de Robert Poutifard...*

C'est une comédie. Une pure comédie, pour s'amuser. On me l'a reproché. Les enfants l'aiment, ce livre, mais beaucoup d'adultes ont considéré que c'était déchoir : « Mais toi qui as écrit de si jolies choses, franchement ! *La Rivière à l'envers*, qu'est-ce que c'était beau ! » Mais c'est pour s'amuser, on a le droit ! Là, on s'amuse. Pourtant, il y a de la souffrance, mais c'est la comédie qui prime. D'ailleurs, la fin n'est pas exactement comme je l'aurais voulue. J'aurais voulu aller jusqu'au bout de la méchanceté du personnage. Jusqu'au bout du bout. Alors que je le rachète, il y a une sorte de petite rédemption. J'ai été un peu poussé et je me suis laissé volontiers pousser par l'éditeur. Je l'ai écrit grâce à mes enfants. Ils m'ont dit : « Est-ce que tu nous lis une autre histoire de Roald Dahl ? » Mais on les avait toutes lues. « Et quand est-ce qu'il écrit un autre livre ? » ont-ils demandé. Quand je leur ai dit qu'il était mort et qu'il n'en écrirait pas d'autres, ils étaient vraiment désolés. Alors j'ai dit : « Bon, je vais essayer d'écrire un roman comme Roald Dahl, qui vous fera rire, qui sera à la fois cruel et drôle. » Mais je me suis fait taper sur les doigts.

Il y a une chose que je n'ai pas dite du tout, c'est le doute absolu. Chaque fois qu'un roman est terminé, pour le prochain, c'est l'angoisse, pas

de la page blanche, parce qu'on peut toujours écrire quelque chose, mais je me demande si je vais être à la hauteur de ce qu'on attend de moi, si j'ai encore en moi la force, l'énergie. Parce qu'il en faut : si c'est un roman un peu important, c'est une aventure d'un an... Est-ce que je ne vais pas me tromper, choisir un mauvais sujet qui va m'entraîner quelque part où je ne serai pas bien ?

À quel moment cesses-tu de douter ? Quand il est fini, quand il est lu ?

Bien avant ! J'ai ma conviction bien avant qu'il soit lu par les autres. Je commence à me sentir confiant quand j'ai trouvé la forme. C'est plus important que les idées. La forme, ça veut dire : comment je m'y prends, cette fois ? Et je suis à mon aise dès que j'ai découvert l'univers, dès que je sens qu'il y a une « musique », un ton dans lesquels je suis installé et qui me convient.

Après, pour le scénario, je trouverai toujours. L'essentiel, c'est de trouver le rythme, l'univers... Par exemple, pour *Cornebique*, j'ai tâtonné longtemps et finalement ce qui m'a donné l'impulsion, c'est la toute première phrase : « Bon, ça commence au pays des boucs. » Le ton est déjà là. Après il faut juste enchaîner sur ce même ton, cette même musique : « C'est un pays de bonne humeur et de rigolade. » Ça ne veut pas dire que je ne vais pas travailler le texte, mais j'ai trouvé ma musique, je suis sauvé.

Dans tous tes romans, les démarrages nous happent... Pour trouver la musique, tu prends tes petits cahiers ?

Les cahiers, je les appelle mes cahiers de train. Au moins un tiers de mes romans sont écrits sur des cahiers. J'y suis attaché, c'est gribouillé, il y a des ratures... Et puis quand je rentre, je ressaisis sur l'ordinateur. J'aime bien ces cahiers, ça laisse la trace de la sueur, l'effort, le doute. Des fois, il y a des pages entières qui sont barrées. Peut-être que dans dix ans, j'irais voir ce qu'il y avait dessous.

Sur quoi travailles-tu en ce moment ?

Après *Le Combat d'hiver* qui a eu du succès, j'ai dit : « Bon, et maintenant ? » Entre-temps, il y a eu *La Prodigieuse aventure de Tillmann Ostergrimm*, mais c'est un volume beaucoup plus petit, ça s'adresse à des

lecteurs plus jeunes. Je voulais écrire à nouveau un roman qui ait de l'ampleur, qui ait du volume, qui tienne compagnie au lecteur quelques heures, qui ait une ambition aussi. *Le Combat d'hiver*, c'est un roman de froid, on cherche le chaud pendant tout le roman. Alors, après un roman froid, j'aurais voulu faire un roman de chaud, où on chercherait la fraîcheur. Mais je n'y suis pas arrivé, je me suis lancé dans un deuxième roman de froid. Plus froid en fait, puisque l'histoire commence sur une petite île que j'imagine à l'ouest de l'Islande et que j'ai appelée Petite Terre. Le vieux roi est mort. Son corps repose sur un lit de pierres sur la Grand-Place. Il neige. Et son peuple passe pour lui dire adieu. Et dans la foule des gens qui passent, il y a deux enfants qui ont 10 ans, Alex et Brisco. Ils ont fait la queue, ils arrivent devant le roi mort. Brisco touche le premier la botte du roi, très impressionné. Alex aussi touche la botte du roi, et au lieu de passer comme tout le monde, il fait deux pas de côté et il reste là. La neige va lui tomber dessus. Il est là, presque gelé sur place, il ne bouge pas. Il y a des soldats autour du corps du roi. Quand le visage est recouvert de neige, un soldat vient et souffle sur les flocons. Et l'enfant regarde le roi, pratiquement gelé ; la neige tombe sur sa tête, ça fait comme une galette de neige qui monte, qui monte, qui monte. Après des heures, le roi mort ouvre les yeux, s'assoit au bord du lit, fait tomber la neige et lui parle. En fait, c'est une forme fantomatique sortie du corps qui parle à l'enfant. Les gens ne voient que le corps. Seul Alex voit le roi. Et le roi lui lance un terrible avertissement par-delà sa mort : attention au feu. Voilà, c'est le tout début. Je ne vais pas vous raconter l'histoire, parce qu'elle m'a entraîné plus loin que je pensais, comme *Le Combat d'hiver*. Il va être question d'un

déchirement, il va être question d'une guerre, de personnages secondaires qui me semblent assez truculents, qui apportent un peu de respiration. Et puis, il va être question à la fin d'une histoire d'amour dans laquelle j'ai accepté de plonger complètement. Du grand premier amour, pas forcément heureux, dans la tourmente de la guerre, qui est le décor de toute la deuxième partie du roman. Alex va rencontrer une jeune cantinière. Ils n'ont pas un mot en commun, ils ne parlent pas la même langue. Mais quand il la voit, il tombe amoureux d'elle et ils vont tous les deux s'évader et partir. J'avais en tête des images du *Docteur Jivago*, cette histoire d'amour déchirante dans le froid, la neige, tout ça. Je les ai mis là, les deux. *Le Combat d'hiver* est poussé derrière par cette histoire-là. Je suis vraiment heureux, parce que c'était pour moi un défi de mettre ce livre-là derrière, qu'on parle d'un autre. Je ne veux pas être l'auteur de *L'Enfant Océan* ni du *Combat d'hiver*, je veux être l'auteur du dernier livre que j'ai écrit. Je suis presque sûr d'y être arrivé, c'est du bonheur. J'ai une hâte, c'est le plaisir de le partager avec les gens, qu'il paraisse et que nous en profitions ensemble.

Comment s'appelle-t-il ?

On ne trouve pas. C'est épouvantable. Rien ne l'attrape en entier. Dans ce cas-là, il faut aller chercher un petit détail, quelque chose qui sonne bien, un truc qu'on a aimé, un titre de chapitre, mais c'est terriblement réducteur. Chez Gallimard, ils m'ont dit, il faut trouver un titre comme *Autant en emporte le vent*. Mais c'est pris, non ?¹ ●

1. Ce livre est paru finalement sous le titre *Le Chagrin du roi mort* (2009).

Par quel chemin arrive-t-on au métier d'écrivain ?

Par quelle nécessité s'adresse-t-on à un lecteur qui n'est pas encore adulte ?

À quelle responsabilité oblige ce lecteur particulier ?

Quelle place occupe-t-il dans l'esprit de l'auteur au travail ?

Comment se négocie l'étrange frontière qui sépare la littérature jeunesse de la littérature adulte ?

Au fil d'entretiens passionnants, 22 auteurs répondent à ces questions.

Ils dévoilent avec profondeur et sincérité la littérature telle qu'elle s'écrit.

Jean-Philippe **Arrou-Vignod** Bernard **Friot**
Jeanne **Benameur** Johan **Héliot**
Anne-Laure **Bondoux** Christophe **Honoré**
Shaine **Cassim** Bart **Moeyaert**
Fabrice **Colin** Michael **Morpurgo**
Vincent **Cuvellier** Jean-Claude **Mourlevat**
Valérie **Dayre** Marie-Aude **Murail**
Agnès **Desarthe** Mikaël **Ollivier**
Marie **Desplechin** Xavier-Laurent **Petit**
Anne **Fine** François **Place**
Timothée **de Fombelle** Karin **Serres**

[Avec un cahier pratique pour tous ceux qui reçoivent des auteurs dans leurs classes, dans leurs bibliothèques, dans leurs ateliers d'écritures et de lecture.]

*Ce hors-série de La Revue des livres pour enfants
est publié par le Centre national de la littérature pour la jeunesse.
Il reprend des entretiens menés entre 2007 et 2015, pour la plupart inédits.*



Rejoignez le Centre national
de la littérature pour la jeunesse
sur Facebook

(BnF)

Centre national
de la littérature pour la jeunesse



9 782354 940683

ISBN 978-2-35494-068-3

15 €

CODE SODIS : A 66970